

DRISS KSIKES,

ÉMANCIPATION EN ESPRIT ET EN ACTES

Après Jack Lang, Benjamin Stora ou Thierry Fabre, rencontre avec un écrivain-dramaturge pensant les rapports entre l'individu et le collectif. Basé au Maroc, il nous livre, entre autres, son analyse sur la crise qui affecte, de nos jours, les relations entre les deux rives de la Méditerranée.

Pascal Amel | Vous avez créé depuis quelques années, au Maroc, un groupe de réflexion incluant des penseurs et des artistes pour « penser ensemble en situation » : compte tenu de l'actualité brûlante – Daech, la crise des réfugiés, les discours xénophobes qui dénie peu ou prou les liens historiques entre les deux rives de la Méditerranée –, quel en est l'enjeu ?

Driss Ksikes | Penser librement ensemble est l'une des réponses possibles aux dogmatismes et aux manipulations qui ont cours. Les totalitarismes, quels qu'ils soient – et ce que nous vivons aujourd'hui en est une

variation mortifère – s'opposent d'abord à ce triptyque qui fonde la possibilité d'être humain : la pluralité, la liberté et la justice. Quand nous avons créé, plusieurs et moi-même, ce groupe, nous l'avons fait pour nous imposer à nous, d'abord, une éthique du dialogue, sans concession, où l'acceptation de la différence et la singularité de chacun est la base. Nous l'avons fait pour, ensuite, pouvoir en partager les fruits avec d'autres, ici ou ailleurs. Si ce bonheur et cette exigence deviennent contagieux, un premier pas, même timide, sera franchi.



Quels thèmes abordez-vous prioritairement ? Quelles actions ?

C'est bien de poser la question doublement à propos des idées et des actes. C'est en effet la praxis de l'interaction, non l'intellectualisme abstrait et déconnecté qui nous anime. Nous avons dans un premier temps planché, trois ans durant, sur le thème du «vivre ensemble». L'expression, dorénavant galvaudée, risque de devenir un mot-valise si nous ne lui donnons pas une signification politique liée à la construction de la cité et si nous ne la lions pas à ce qui, dans la pratique des liens, fait société. Nous en avons tiré un livre, *Le Tissu de nos singularités*, avec le souci de nous appuyer dessus pour amorcer un débat public sur les rapports qui fondent le vivre ensemble, que ce soit avec le père, avec la religion, ou avec le virtuel.

Ce livre est en effet subdivisé en plusieurs rubriques : Travail, Savoir, Langue, Religion, Père, Égalité des sexes, etc. Pour ce qui concerne la culture en général et le rôle qu'elle peut jouer dans la Cité en particulier, quelle est votre analyse ? Pouvez-vous nous donner quelques exemples ?

La culture, dans son sens anthropologique, englobant les mémoires et héritages d'une collectivité, est nécessairement à concevoir comme une pluralité, pour y dissoudre le religieux, comme l'une de ses composantes, à côté de dimensions historiques, orales et bien d'autres éléments de culture populaire. À côté, la culture, comme pratiques, en lien avec les savoirs, les imaginaires et les perceptions, est une fenêtre constamment ouverte sur l'incertain, le possible, et donc une source de créativité et d'inspiration à ritualiser dans la Cité pour sortir les gens de l'entre-soi et des modes de pensée conformistes dominants. C'est un peu ce que je défends depuis quelques années, en initiant, avec d'autres intellectuels et artistes concernés, quelques projets, qui s'installent dans la durée et la permanence, tels que le *Projet de théâtre citoyen*, avec la compagnie *Dabateatr*, les *Rencontres d'Avéroès* de Rabat et, plus récemment, la collection *Les Presses de l'Université citoyenne*.

N'enterrez pas trop vite Big Brother, pièce de Driss Ksikes, mise en scène Catherine Marnas, C^{ie} Parnas, Friche la Belle de mai, Marseille, novembre 2013.



L'art comme possible. L'art comme révélateur du réel et de l'imaginaire d'un individu et d'une société ? Vous pensez à quels artistes ? À quelles œuvres ?

Rationnellement, je n'aime pas trop la hiérarchisation des œuvres, à partir du goût. Je me plais à croire que, tout compte fait, nous faisons feu de tout bois, que le fait d'être confronté à une multitude de lectures et créations possibles est en soi une invitation à une forêt de possibilités. Maintenant, dans ce fatras, j'ai émotionnellement et esthétiquement mes préférences. Pour moi, Samuel Beckett, James Joyce, Tayeb Saleh, Anton Tchekhov et bien d'autres ont réussi, sans faire de tintamarre, à saisir le pouls d'une époque. C'est peut-être cela qui compte le plus à mes yeux, distiller discrètement quelques indices pour aider à regarder le monde autrement. Je ne crois pas trop à la grandiloquence de l'art engagé ni à l'effet hypnotique de l'art spectaculaire. Je crois davantage à l'intelligence et à la singularité autant des créateurs que des publics. C'est en chuchotant à l'oreille de chacun que l'art advient, non en claironnant des discours à la face de la multitude. Après, c'est la cohabitation de toutes ces singulières voix qui fondent sur la durée une démocratie des sens et des sensibilités.

Un livre, une peinture, une musique nous bouleversent. Ils s'inscrivent en nous. C'est ce qui reste, une fois passé le temps de leur surgissement. C'est comme cela que l'histoire de la littérature ou de l'art se fait : par ceux qui ont été touchés par telle ou telle œuvre, par les « passionnés ». Je crois que l'adolescence – ce qui nous a marqué lors de notre adolescence et qui nous révèle à nous-mêmes – est un moment clef. Quelles sont les œuvres qui ont accompagné celle-ci ? Comment s'articule ce que vous avez pu en ressentir avec vos préoccupations actuelles ?

Il y eut très tôt, deux livres, qui ont tout de suite eu l'effet de catalyseur sur ma conscience de jeune collégien : *L'Âge de raison* de Jean-Paul Sartre et *Le Passé simple* de Driss Chraïbi. Très vite, la question clé qui m'habitait, en sourdine, était celle de la rupture avec les traditions, de l'émancipation par l'esprit. Puis, il y eut le *Don Juan* de Guillaume Apollinaire, qui réveilla le corps. Mais, dans l'intervalle, j'étais, très jeune, davantage un lecteur de romans policiers, d'Exbrayat, d'Agatha Christie, et de bandes dessinées : *Kiwi*, *Zembla*. De là, m'est peut-être venu le goût de l'intrigue et de l'enquête. C'est bien plus tard que j'ai découvert, par l'entremise de livres époustouflants, de Franz Kafka, de William Faulkner, de Virginia Woolf, de Joseph Conrad, cette capacité à tresser l'individuel et le collectif, l'intime et l'universel, le local et l'intemporel. Ressentir que la justice et l'éthique du commun est indissociable de la beauté qu'y met chacun, voilà qui, probablement m'émeut le plus et que je cherche constamment, par mon travail, à partager aussi.

Je suis tout à fait d'accord avec vous. La production de la beauté est autant de l'ordre de l'esthétique que de l'éthique. Mais, comment penser les liens entre la singularité et l'universel dans notre société contemporaine qui, de par le primat de la communication réduite à quelques slogans simplificateurs parce que supposés toucher le plus grand nombre, privilégie le déjà fait ? Cela suppose sans doute une conscience aiguë des enjeux culturels, une « politique culturelle », défendue par l'État ou des acteurs lucides du monde privé ? Qu'en est-il, au Maroc, dont il semble aujourd'hui que le rôle de la culture soit pris en compte ?

Ce ne sont pas toujours les politiques culturelles qui entretiennent le désir du nouveau et de l'inédit. Ce sont d'abord les



créateurs, les artistes, les écrivains. Les politiques sont censés, avant tout, veiller à ce que ces acteurs jouissent de tous leurs droits, d'expression y compris. Mais là où les politiques ont un rôle majeur à jouer, c'est dans la transmission, l'accès aux publics. Au Maroc, la culture est encore une affaire d'élites, et le divertissement, une affaire populaire, ou dit différemment, une affaire d'image et pas encore une affaire de développement. Il y a tout un effort, encore à consentir, pour que les écoles, les universités, les médias publics fassent rentrer dans les esprits de la majorité les imaginaires singuliers, les textes, les créations, les idées, qui peuplent des parcelles de nos territoires sans pouvoir faire irruption dans nos vies. Le foisonnement culturel apparent que nous observons n'est pour le moment que le fait d'acteurs civiques, privés, très partiellement soutenus par l'État, qui gesticulent et bricolent. C'est encore à la marge de nos vies, davantage orientées par le dogme et les discours formatés par l'idéologie religieuse.

Comment analysez-vous la crise actuelle qui envenime les rapports entre les deux rives de la Méditerranée (les réfugiés, le terrorisme, la démagogie des populistes, les islamophobes médiatiques, etc.) ? Le rôle de la pensée, de la culture et de l'art n'est-il pas, entre autres, de donner une



lecture historique des relations entre nos pays permettant de mieux comprendre ce qui se passe ?

Nous récoltons, à mon avis, les méfaits de trois formes d'aveuglement. La première est celle de croire que la démocratie peut être exportée et imposée par la violence, avec toutes les formes d'impérialisme postcolonial et post-guerre froide que l'on connaît. La demande d'exil et de refuge politique est un juste retour des choses. Le récit symbolique ressemble à peu près à ceci : « Vous nous avez vendu une image idyllique, vous êtes venu détruire notre nid, nous venons chercher chez vous cet avenir que vous nous promettiez et dont nous ne pouvons même plus rêver chez nous. »

Il y a eu, ensuite, le manque de courage intellectuel et politique pour faire le tri dans nos héritages culturels, sacrés ou sacralisés, et surtout de n'avoir rien fait pour que les rares tentatives menées dans ce sens accèdent aux écoles et aux médias, et concurrencent le discours dogmatique dominant qui faisait l'affaire de nos autoritarismes.

La troisième forme d'aveuglement est celle de continuer à réfléchir en termes de territoires, de sud et nord de la méditerranée, là où la circulation des idées et des imagi-

naires et la virtualisation des rapports ont créé de nouvelles communautés extra-territoriales, en apesanteur, qui se rebiffent contre les injustices qu'elles subissent dans le réel, dans leurs quartiers périphériques, à Casablanca, à Paris, ou ailleurs. Oui, la circulation des œuvres de l'esprit, de paroles libres, est importante, mais tout dépend où et à quelle échelle. Si nous ne voyons pas naître partout, dans les écoles, les lieux de débat, les associations, une infinité d'initiatives qui permettent, au-delà de l'événementiel et de la vente d'image reluisante, de transformer les modes de pensée dominants, il sera difficile d'infléchir le cours des choses et la violence qui sous-tend le tout. Et si nous ne nous battons pas pour plus de justice, d'équité, ce discours sur la liberté et la pluralité restera abstrait et inaudible. ■

Né en 1968 à Casablanca, Driss Ksikes est écrivain et dramaturge. Il est également directeur du Cesem, le centre de recherche de l'Institut des Hautes Études de Management, au Maroc. Ancien rédacteur en chef du magazine *Tel Quel*, il est actuellement en charge de projets de recherche média et culture, en partenariat avec plusieurs laboratoires du Maghreb et de la Méditerranée.

LE PANTHÉON LITTÉRAIRE DE JACQUES-ÉMILE BLANCHE

Comme l'assurait Marcel Proust, Jacques-Émile Blanche «possédait cette perspective du temps», cette prétention véritable et sincère à se saisir de l'esprit – des esprits – de son époque. À travers une sélection de portraits, cette exposition, proposée à l'occasion de la 3^e édition du Festival Normandie Impressionnisme, illustre les séjours réguliers de l'artiste entre Deauville et Offranville, entouré de ses célèbres invités : André Gide, Jean Cocteau, George Moore ou encore Anna de Noailles. Il s'imprègne de ces profondes personnalités pour en dresser les plus sensibles portraits. C'est au sein de ce cercle littéraire et artistique

de la Belle Époque qu'il trouve sa place comme tendre philanthrope sachant capturer l'instantané, «qui raconte ce qu'il voit» par un trait fluide et sculpté. Il sublime cette spontanéité dans des portraits tels celui de *Mallarmé* ou de *Stravinsky*, dont les simples études – surpassant les œuvres achevées – sont le reflet d'un esprit libre et instinctif. Se consacrant essentiellement à sa peinture pendant de longues années, son œuvre est également enrichie par de nombreux écrits. Critiques, fictions ou correspondances, il restera la voix et le confident d'une période charnière tant dans les mots que dans la facture. ■ Charlène Rioux

Jacques-Émile Blanche, portraitiste de la Belle Époque.
Point de Vue, Deauville. Du 14 mai au 18 septembre 2016



Étude pour le portrait en pied de Jean Cocteau, 1913, huile sur toile, 200,5 x 110,5 cm. Musée des Beaux-Arts, Rouen.

LOS ANGELES, LE GRAND TRANSFORMATEUR



Vue de l'exposition *Wasteland. New Art from Los Angeles*, Mona Bismarck American Center, Paris, 2016. Au premier plan: œuvres d'Amanda Ross-Ho. Dans l'embrasure de la porte: œuvre de Daniel Joseph Martinez.

«Un tas d'images brisées» : c'est ainsi que T.S. Eliot décrit le monde – et l'état de l'Europe d'après-guerre – dans son poème publié en 1922, *The Waste Land*. Près de cent ans après, la désillusion s'est installée comme motif prégnant et la directrice de LAND, Shamim M. Momin, fait de l'écrit de l'Anglo-Américain un corrélat de la situation de

Los Angeles, où est basée son organisation. L'éclatement urbain de la Cité des Anges se teinte pourtant d'un optimisme à l'américaine car, après tout, l'art aux États-Unis se crée aussi dans le désert – à Marfa en Arizona pour les minimalistes, dans la ville sinistrée de Détroit... L'exposition parisienne rejoue cette diffraction spatiale en

investissant deux lieux, dans le XVI^e arrondissement et à Pantin, où le gigantisme d'un personnage dansant dans les airs sous l'action d'un ventilateur, normalement visible depuis le réseau autoroutier de LA, a été «collé» par l'artiste Daniel Joseph Martinez, tout comme son rocher factice bloque un passage du Mona Bismarck American Center (MBAC). *High et low*, la culture du *mash-up* que prônait Eliot se retrouve dans les figures fragmentées, et recomposées par leur reflet, de Ry Rocklen. Et chez Analia Saban, rassemblant en une nouvelle forme les morceaux d'une plaque de marbre cassée, l'intégrité d'un matériau noble est flouée. Mark Bradford s'est lui servi des lambeaux d'autres travaux pour composer une «chute» entre peinture et volume, suspendue dans l'escalier du MBAC, comme une continuation des recherches expressionnistes abstraites. Malaxant, recyclant, voire élargissant les références culturelles, les 14 artistes de *Wasteland* produisent au gré de ce que leur apporte leur environnement direct. ■ Tom Laurent

Wasteland. New Art from Los Angeles. Mona Bismarck American Center, Paris / Galerie Thaddaeus Ropac, Pantin. Du 12 mars au 17 juillet 2016